

Les doyennes du théâtre franco-canadien

Numéro 139, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(2008). Les doyennes du théâtre franco-canadien. *Liaison*, (139), 5–7.

Dossier: les doyennes du théâtre franco-canadien

« C'est pas parce que je suis un vieux pommier,
que je donne de vieilles pommes » Félix LECLERC

J'AI RETROUVÉ, DANS DES CARTONS OUBLIÉS là sur des étagères poussiéreuses de mon sous-sol sombre, des souvenirs de temps oubliés. Des livrets qu'on m'a légués ou dont personne ne voulait. Des livrets de théâtre. Des livrets d'opérettes. De temps anciens. De villages isolés. De paroisses et de clochers. Les acteurs et les actrices? Mes grandes tantes et mes grands oncles qui aimaient déclamer, comme on dit. À l'école, ils apprenaient le piano, la diction, le chant classique. Des cantiques pour la Fête Dieu, des chants grégoriens pour les vêpres. Et s'ils jouaient dans des séances ou dans des scénettes, c'était souvent des histoires de saints ou de martyrs, d'apparitions ou de miracles passées au peigne fin par le clergé. Les lieux de diffusion étaient souvent les sous-sols d'église ou les salons des maisons privées.

Ce grand besoin pour l'être humain de revêtir la peau et de s'imprégner de l'esprit de personnages célèbres, étranges ou si ordinaires et de poursuivre la quête d'un héros ou d'une héroïne a toujours existé et s'appelle *faire du théâtre*.

Le Cercle Molière, de Saint-Boniface, le Théâtre français de Toronto et le Théâtre populaire d'Acadie, de Caraquet, sont les aînées des compagnies de théâtre francophone canadien hors-Québec et elles se portent à merveille.

À l'âge vénérable de 83 ans, Le Cercle Molière, de Saint-Boniface au Manitoba, la plus ancienne troupe de théâtre francophone en Amérique du Nord, vient de se trouver un domicile fixe, un lieu de représentations et de créations en plein cœur du quartier historique de la ville. Et ce n'est pas trop tôt!

Les premières représentations du Cercle Molière avaient lieu dans un sous-sol, sur la terre battue! La compagnie a évolué et est déménagée à quelques reprises pour finalement se retrouver dans le théâtre de la Chapelle au cours des années 1990. Elle a toujours pignon sur rue dans cette petite église très accueillante convertie en salle de théâtre. Un théâtre bien modeste, sans loges, ni salles de répétition, pouvant accueillir 90 spectateurs tout au plus mais qui, malgré ses chaises et ses banquettes souvent bien inconfortables, est toujours plein à craquer.

Comme l'indique Roland Mahé, directeur de la compagnie depuis 40 ans, il était plus que temps que le Cercle ait ses propres espaces de création, c'est-à-dire une salle de répétition, des loges agréables pour les comédiens, des entrepôts pour les décors et les costumes, des équipements d'éclairage adéquats et une salle de travail pour mettre sur pied des ateliers de formation. Cette salle de spectacle pourra accueillir 125 spectateurs. L'édifice sera construit au cours de l'été 2008, et la compagnie devrait s'y installer au cours de la saison 2009. On envisage sans doute une autre huitaine de décennies de productions avec tous les défis que cela comportera, mais on a la couenne théâtrale dure au Cercle Molière, et la compagnie a déjà fait ses preuves!

Le public suivra-t-il? Il ne faut pas en douter. Le théâtre produit et créé par Le Cercle Molière est essentiel aux Manitobains francophones et ils le prouvent par leur fidélité. Ce public, on l'a habitué au théâtre classique, traditionnel et avant-gardiste en mettant à l'honneur de nouveaux auteurs et créateurs du pays manitobain. Et Le Cercle Molière n'a-t-il pas remporté le Masque de la production franco-canadienne en 2001 pour sa création *Poissons*, de Marc Prescott, un natif de Saint-Boniface?

Je suis fier de penser qu'à quelques reprises, j'ai infiltré ce public si chaleureux du théâtre de la Chapelle. C'était toujours un bonheur de pénétrer dans cette curieuse petite salle débordante de gens, de bavardages et de rires francs. On se tasse, on se serre les coudes et il y a toujours de la place pour un retardataire accueilli comme un enfant prodige. Ici quand on vient au théâtre, on est en pays de connaissance et de retrouvailles. On vient de Saint-Boniface, de Saint-Pierre-Jolys, de Saint-Malo, on est Francophone et heureux de se retrouver au théâtre comme jadis le dimanche sur le parvis de l'église.

Le Théâtre français de Toronto (TfT), quant à lui, fête ses 40 ans. La force de l'âge! Né lui aussi dans un sous-sol d'église, il n'a pas mis longtemps à se faire connaître et à conquérir un public friand de théâtre français. Il grandit

donc en sagesse et en âge dans un milieu torontois multiculturel à prédominance anglophone souvent houleux pour la francophonie, mais finit toujours par se remettre à flots grâce aux passionnés qui le guident et au public qui le revendique.

Aujourd'hui, plus vivant que jamais, le Tft crée, se renouvelle et s'adapte à son fidèle public tout en tendant l'hameçon à la génération montante qui requiert qu'on la sorte des sentiers battus. Le Tft innove oui bien sûr, car dans ce *melting pot* métropolitain, le public il faut le séduire d'abord, l'attirer ensuite et le fidéliser à jamais. Le Tft y va d'intelligentes astuces. D'abord, à chacune des représentations, il affiche des surtitres en anglais. Voilà de l'innovation bien pensée! Et le Tft ne s'arrête pas là. Sachant que le public de Toronto est plus francophile que francophone, qu'il adore les grands classiques du théâtre français à la Molière, son directeur actuel Guy Migneault ose des productions audacieuses de ces grands classiques, les réinvente avec des metteurs en scène ingénieux, et ce stratagème frappe à tout coup. Le Tft a l'art d'offrir des productions très éclectiques où se côtoient des comédies musicales, des artistes de renom comme Viola Léger et des Contes urbains tout en invitant des productions populaires d'ailleurs, pour ratisser un public toujours plus large. Toutes les fois que je me suis présentée aux portes du charmant *Canadian Stage* de Toronto pour assister à une pièce du Tft, il y avait là à l'entrée le fier Guy Migneault, cet hôte incontesté qui accueillait chaleureusement chacun des spectateurs. C'est sans doute pourquoi, le public multilingue et multiethnique qui se retrouve au Tft a l'impression d'être un invité privilégié, se sent chez lui et souhaite y revenir dès que possible.

Une ombre au tableau, cependant. Le Tft est sans domicile fixe. Présentement, la compagnie affiche ses productions au *Canadian Stage*, a ses bureaux administratifs dans un édifice à bureaux et répète dans des lieux divers selon les disponibilités offertes. Le Tft devra-t-il attendre un autre 40 ans pour rassembler ses pénates et se mieux loger? Espérons que non.

La cadette des vieilles compagnies, c'est au Nouveau-Brunswick qu'on la trouve. Il s'agit du Théâtre populaire d'Acadie (TPA), qui vient d'avoir 33 ans. Le TPA ne semble pas avoir connu les sous-sols et malgré des moments difficiles, il a maintenant la chance de loger à deux adresses dont il gère la location des salles: le Centre culturel de Caraquet et la Boîte-Théâtre située dans le port de Caraquet, capitale de l'Acadie et capitale culturelle du Canada (2003-2009). Mais cela n'en fait pas pour autant la richesse des compagnies de théâtre.

Au TPA, le théâtre bouge énormément. Il crée, il diffuse, il innove, il accueille. Il suit les courants artistiques et dramaturgiques actuels tout en choyant et en favorisant la création dramaturgique acadienne qui sait bien faire état de la vie contemporaine et ne se cantonne plus dans la représentation historique déjà bien populaire. Maurice Arseneault, son directeur artistique, a l'œil ouvert et veille au grain.

Et le TPA, il roule au Nouveau-Brunswick. À la vitesse grand «V». Par la force des choses et surtout par la force

des gens de la francophonie qui sont dispersés sur son territoire et qui obligent la troupe à se déplacer vers une quinzaine de villes pour rejoindre un public à conquérir et à reconquérir sans cesse. Et tous ces déplacements occasionnent des dépenses, si vous voyez ce que je veux dire, et les ressources financières tarissent vite quand tout le monde théâtral boit à la même source subventionnaire.

Mais, pour y être allée à quelques reprises, en plein hiver, en pleine froidure, en pleine tempête de neige au bord d'une mer méconnaissable blanche et poudreuse aux pieds de la belle Caraquet, j'ai compris pourquoi le TPA avait les manches retroussées jusqu'aux épaules pour faire vivre un théâtre auquel il croit si intensément. Et son public lui rend bien. Il est beau à voir, quand il arrive dans la salle de spectacle bien avant l'heure, le nez gelé mais joyeux de pouvoir se réchauffer au contact des siens en face d'un rideau cachottier qui va se lever sur une histoire inventée.

Tout compte fait et à la lumière de l'engagement de ces trois doyennes du théâtre francophone canadien, il faut admettre que le théâtre des treize compagnies théâtrales francophones actives d'est en ouest semble bien portant. Mais ce monde théâtral éparpillé est-il encore trop souvent cantonné dans son milieu confortable, là où il est né?

On sait que l'Association des théâtres francophones du Canada (ATFC) déploie de nombreux efforts pour aider à la diffusion des productions créées par ses membres et ainsi prolonger la durée de vie de ces dernières. Depuis 1995, le TPA met sur pied, tous les deux ans, un Festival qui s'est d'abord appelé *Les 15 jours de la dramaturgie des régions* et qui, depuis 2005, se nomme *Le Festival Zones Théâtrales* (FTZ). Grâce à cette initiative, qui rallie le Théâtre français du CNA, le ministère du Patrimoine canadien et le Conseil des Arts du Canada, le FTZ encourage le développement et la promotion de la création théâtrale née dans les régions francophones du Canada en lui offrant des vitrines comprenant des spectacles, des mises en lecture, des conférences, des tables rondes et en stimulant les échanges sur la pratique théâtrale et sur les questions portant sur son développement dans les régions éloignées et souvent isolées.

Bien que les collaborations entre les treize compagnies de théâtre franco-canadiennes hors-Québec soient de plus en plus populaires, il faudrait idéalement y intéresser les diffuseurs québécois puisque c'est évidemment au Québec que le marché francophone est le plus florissant au Canada. En réussissant à mieux pénétrer ce marché, les productions franco-canadiennes auraient plus longue vie, nos compagnies seraient découvertes enfin et de fructueux échanges entre les artistes sur leur pratique artistique seraient alimentés.

Dans le présent dossier, nous dressons le portrait de trois compagnies de théâtre solidement ancrées dans leur milieu, mais que nous aimerions recevoir chacun chez nous comme de la parenté, comme de la visite trop rare. Voici donc nos frères doyennes qui font le théâtre d'aujourd'hui. ■

Danièle Vallée, romancière et observatrice de la scène théâtrale, est membre du comité de rédaction de la revue Liaison.